

Essais

Marie-France Gaumont

Le jour où la lenteur
s'est emparée de moi



Vents d'Ouest

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gaumont, Marie-France, 1969-

Le jour où la lenteur s'est emparée de moi

(Critiques essais)

ISBN 978-2-89537-549-4

1. Temps - Aspect psychologique. 2. Lenteur. 3. Slow life (Mouvement). 4. Gaumont, Marie-France, 1969- . I. Titre.
II. Collection : Critiques/essai.

BF468.G38 2017

153.7'53

C2016-942386-7

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions également la Société de développement des entreprises culturelles ainsi que la Ville de Gatineau de leur appui.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Funded by the
Government
of Canada

| **Canada**

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017
Bibliothèque et Archives Canada, 2017

Direction littéraire: Jacques Michaud

Révision: Jeanne Duhaime

© Marie-France Gaumont et les Éditions Vents d'Ouest, 2017

Éditions Vents d'Ouest

109, rue Wright, bureau 202

Gatineau (Québec) J8X 2G7

Téléphone: 819-770-6377

Télécopieur: 819-770-0559

Courriel: info@ventsdouest.ca

Site Internet: www.ventsdouest.ca

Diffusion au Canada: PROLOGUE INC.

Téléphone: 450-434-0306

Télécopieur: 450-434-2627

Diffusion en France: Distribution du Nouveau Monde (DNM)

Téléphone: 01 43 54 49 02

Télécopieur: 01 43 54 39 15

Préambule

QUI SUIS-JE? Grande question. Je suis une femme créative, positive, curieuse, engagée et exigeante. Oui. Exigeante envers moi surtout, plutôt indulgente avec les autres. C'est d'ailleurs ce qui m'a menée là où je suis aujourd'hui. Dans le meilleur comme dans le pire.

Le pire s'est produit il n'y a pas si longtemps. On m'a mise en retrait. J'ai reçu une punition pour excès de vitesse. Une sorte de quarantaine prescrite et obligatoire que certains appellent un congé de maladie prolongé pour guérir d'un épuisement professionnel. Ne riez pas. Il y a plus facile que de ralentir quand on a pratiquement atteint la vitesse du son. Des mois à devoir me refaire. À me remodeler alors que j'avais perdu la forme et le bon sens. Bonjour les questions existentielles, les déséquilibres et le repos continu!

Avant cet événement, j'avais pourtant mon erre d'aller. Aller vite. Aller à fond de train. Puis, aller mal. À bout de souffle, mon exaltation a été freinée. Net. Le repos s'est imposé comme le chef d'une mission. Il a ordonné, limité et forcé à l'arrêt. Pour me protéger et embrasser la réflexion. Juste au moment où le courant allait m'emporter,

il a dicté l'indispensable arrêt. Pause nécessaire pour aller mieux. Pour aller plus loin. Ralentir enfin !

C'est d'ailleurs à ce moment précis que la lenteur a choisi de me faire de l'œil. Comme quand j'étais enfant, en pleine période de récréation. Alors que rien n'était prévu à l'exception de sortir prendre l'air. Doucement, sans se presser. Quand le jeu réglait la cadence du temps et que les quelques minutes passées à l'extérieur me semblaient éternelles. À l'époque où observer, ressentir et choisir le bon moment pour intégrer une activité allaient de soi. C'est précisément ce que j'ai dû réapprendre à faire.

Pour y parvenir, je suis d'abord retournée dans le passé. Fouiller mes souvenirs à la recherche de repères. Reprendre mon rythme d'avant. Miser sur le bien-être et enfin m'autoriser à ne rien faire. Sortir du rythme de l'adulte afin de retrouver le laisser-aller de l'enfance. C'est ainsi que mes pensées sur la lenteur ont pris forme. D'abord inégales, elles sont vite devenues des petites boules d'idées réconfortantes, critiques, humoristiques, méditatives ou introspectives. Des idées résolument décidées à rouler sur mon monde, ma société et mon époque. Des boules coincées depuis trop longtemps en travers de ma gorge. La détente imposée les a libérées. Une voie s'est ouverte et elles s'y sont engagées. Libre de dire. Libre de penser. Sans malice.

J'ai eu soudainement envie d'écrire des billets d'humeur pour contribuer à la conversation de l'humain. J'ai bondi par-dessus les idées convenues, les destins tracés et les étiquettes. J'avais envie de défier, de changer de perspective, de prendre mes distances face à la contrainte, de

m'affranchir et d'apprendre. Je me suis arrêtée là où se trouvaient la légèreté, l'insouciance et la désinvolture. Debout devant l'obstacle de mon extrême fatigue, j'ai eu le choix. Le contourner, faire demi-tour ou le franchir. J'ai choisi de le dépasser et de repousser mes limites.

Avec du temps pour penser, l'humeur peut devenir variable. Consigner mes élans du cœur a été un baume dans cette période de repos forcé. À grandes doses de réflexions sympathiques, j'ai enfin réussi à plonger vers la lenteur et me faire la surprise de l'inattendu. Une surprise? Oui. La surprise d'un livre regroupant mes trente et un billets, à lire à petite dose ou d'un seul trait, avec des temps d'arrêt. Ce recueil est mon ticket vers un monde meilleur. Aller seulement. Le retour n'est pas nécessaire quand on souhaite se donner de l'élan. Et c'est bien là mon intention.

Bonne lecture!



Plus la fatigue me gagne, plus le samedi matin rime avec abattement. Comme si j'étais tenue en haleine par un signal de détresse, mon sommeil est plus agité que la veille et la récupération, plus laborieuse. Cette impression d'être vidée de ma substance me donne à penser. Après quoi je cours? Pourquoi je me donne si intensément? Quelle est cette quête qui accapare mon jugement?

La quête du poisson d'argent

Celui qui donne se fatigue, mais pas celui qui prend.
Proverbe basque

C'EST ARRIVÉ au moment où je me préparais un café. Soudainement, de sombres pensées se sont introduites. Sans caféine, mon organisme plonge quelquefois dans un abysse. Noir et amer, comme un café sans lait, sans sucre. Fatiguée, presque épuisée de ma semaine de travail, je touche le fond. Gluant. Mouvant. La suite n'est que remises en question. Professionnelles surtout.

Mon boulot me donne parfois l'impression que je plonge dans des eaux profondes, sans bouteille, sans masque et sans tuba. Bien sûr, j'y vais. Je ne suis pas une lâcheuse. Mais je me trouve inconsciente. Du danger surtout. Pour une femme-grenouille sans expérience comme moi, il y a d'immenses risques à manquer de préparation, à ignorer la durée de l'exploration et à se trouver sous l'eau sans équipement. Malgré tout, je plonge. On m'a parlé d'un poisson d'argent. Il semble vital que je le trouve. J'en ai besoin pour nourrir les miens. Pour vivre bien. Inconsciente, disais-je...

J'ai réalisé, il y a quelque temps déjà, qu'un changement est survenu dans le monde du travail en milieu urbain. Il n'est plus sain. L'a-t-il déjà été? Je ne sais pas. Il me semble toutefois plus opaque et menaçant qu'avant. Le monde du travail d'ici, écosystème s'il en est un, joue parfois le rôle d'une mer peuplée de mammifères marins, carnivores et voraces. Une eau risquée et dangereuse comme un poison sournois qui, à faibles doses, parvient à tuer sa proie. Sans remords. Les plongeurs inconscients n'ont qu'à bien se tenir.

Le poison du travail s'en prend d'abord à l'enthousiasme de ses victimes. À leur sens de l'initiative et à leur positivisme aussi. Tous superflus, croit-il. Puis, il s'immisce lentement, telle une anguille, dans leur capacité de créer, de changer et de penser autrement. L'innovation est définitivement son butin préféré. Trop déjantée dans un système sans oxygène, froid et surpeuplé, pense-t-il. En plus, la lumière qui se dégage de l'innovation est si captivante... Surtout quand tout est noir autour. On la voudrait pour soi. Impossible d'y résister. La dévorer permet de la dérober au regard des autres. Ainsi avalée, la lumière s'éteint. C'est la mort de l'audace et des idées nouvelles.

Puis, en profondeur, il s'acharne. Cette fois, il s'en prend à l'énergie vitale du plongeur, restreint sa capacité de mouvement, d'adaptation, sa flexibilité. À l'instar du piranha, il mord et aspire les jus de la confiance en soi, de la résistance et de la persévérance. Il les vide de leurs liquides avec une efficacité étonnante. Le travailleur ainsi dépouillé de sa substance s'apparente davantage à un chiffon qu'à un professionnel expérimenté. C'est le décès de la valeur et de l'initiative.

Dans un ultime effort, le plongeur, à la sueur de son front et dans la douleur, offre aux éléments tout ce qui lui reste. C'est sa vie qu'il veut gagner en chassant le poisson d'argent. À son âge, il sera difficile de poursuivre ses recherches encore longtemps. Sa respiration est plus laborieuse maintenant qu'on l'a attaqué de la sorte. On pensera qu'il est trop vieux, trop usé, troué par la vie. Malgré ses efforts pourtant louables, il le sait, ce ne sera pas assez. Le poison de l'organisation aura tôt ou tard raison de son tribut. Ce sera alors la fin de son aventure professionnelle.

Comme animé par une mission, le poison donnera le coup de grâce. Il arguera avec force que le plongeur devenu chiffon n'est pas crédible, mettra en doute son utilité et, pire, répandra la nouvelle. À l'ère des rumeurs virtuelles et des accusations gratuites, rien de plus simple. Les publications erronées se disséminent à la vitesse d'un moteur de yacht et avec la force d'un paquebot. Devant les dommages à sa réputation, chacun se protège. On ne sait jamais qui sera la prochaine victime. Alors, on ne dit rien, on ne défend personne. On s'efface. On se fait oublier. Qui sait? On pourrait s'attirer les foudres du supérieur. La collaboration et l'entraide sont désormais en péril.

Quand tout le monde saura que le travailleur ne vaut pas mieux qu'un chiffon, ce sera plus simple de s'en débarasser. Voyez-vous, quand le poison de l'emploi est le vainqueur et que sa victime est devenue chiffon, il jubile. Il le jette parmi les détritrus de la mer. Quelques rares fois, il le donne en pâture aux poissons. Sans cérémonie. Qui se préoccupe d'un chiffon déchiré, troué et taché au fond

d'une mer d'indifférence? Moi! Ça me préoccupe. Beaucoup même. Je m'identifie totalement à ce plongeur et il n'est absolument pas question que je finisse chiffonnée.

Je me ressaisis. Le café avalé commence à produire ses effets. J'impose un arrêt draconien aux pensées profondes et sombres. STOP. Il est plus que temps de cesser ma poursuite du poisson d'argent. Je dois tout arrêter. Changer d'écosystème. Retourner à la surface. J'ai d'abord besoin de faire du surplace, le temps d'engranger des réserves de soleil et d'air. Je me laisse voguer. Je fais l'étoile, les membres ouverts à l'inconnu et aux vents du large. Les yeux fermés. Abandonnée. Au moins, je respire encore...